

ADRIAN TĂȚĂRAN

## LITTÉRATURE, COMMUNAUTÉ ET UTOPIE : ESQUISSE D'UNE LECTURE ANARCHISTE

« Par un paradoxe qui est plus apparent que réel, c'est justement parce qu'ils sont des vaincus, des marginaux à contre-courant de leur époque, des romantiques obstinés et des utopistes incurables, que leur œuvre devient de plus en plus actuelle, de plus en plus chargée de sens... » (Michaël Löwy, *Rédemption et utopie*).

Sébastien Faure, écrivain, militant et pédagogue anarchiste, initie en 1925 le projet collectif de l'*Encyclopédie anarchiste*. Le but déclaré de l'entreprise est la rédaction d'un recueil compréhensif et synthétique des conceptions, de l'histoire et de la littérature anarchiste. La nécessité d'une telle démarche est multiple. D'une part, Sébastien Faure reconnaît aux anarchistes une façon particulière de « concevoir, de sentir, d'apprécier, de vouloir et d'agir »<sup>1</sup> qui réclame une expression adéquate. D'autre part, l'ouvrage servirait à la nécessité d'une présentation de l'ensemble de la pensée anarchiste, hors les travestis fictionnels, la méconnaissance et les déformations dont l'anarchisme a été victime<sup>2</sup>. Le premier volume, d'ailleurs le seul publié des cinq qui étaient prévues, est un dictionnaire où on trouve une description de l'anarchisme qu'on va prendre comme point de départ pour notre démarche. Il n'y a pas de doctrine anarchiste, écrit-il, mais plutôt un « ensemble de principes généraux »<sup>3</sup> et un noyau de pratiques dirigées contre le principe de l'autorité dans l'organisation sociale ; ce qui implique le refus de toute domination, oppression ou contrainte, fût-elle économique (le capital), politique (l'état), intellectuelle ou morale (la religion). À cela doit être ajouté le principe de l'autonomie individuelle et de la liberté comme « valeur-guide », ainsi que la contestation de toute position qui se réclame absolue et définitive.

Ce que l'anarchisme propose, au-delà de ces expressions diverses et parfois même contradictoires, est moins une idéologie, comme interprétation figée du monde et des relations sociales, qu'une *méthodologie*, donc une « réflexion générale » concernant l'adéquation nécessaire des moyens et des buts. Il s'agit

---

<sup>1</sup> Sébastien Faure (éd.), *Encyclopédie anarchiste*, Limoges, E. Rivet, 1934, <http://www.encyclopedie-anarchiste.org/>, consulté le 26 avril 2016.

<sup>2</sup> « La méconnaissance de l'anarchisme ne relève pas de l'ignorance mais de l'hostilité des élites, qu'elles soient politiques ou intellectuelles, contre toute remise en cause du pouvoir sous toutes les formes. La dénonciation des idées anarchistes offre aussi l'avantage de rallier sans peine l'opinion publique » (Ronald Creagh, *L'imagination dérobée*, Lyon, ACL, 2004, p. 124).

<sup>3</sup> Cité par Jean Maitron, *Ravachol et les anarchistes*, Paris, Julliard, 1970, p. 7.

donc d'un noyau *éthique*, d'une évaluation constante et inachevée de la qualité oppressive ou libératrice des actions, articulée dans des contextes toujours différents. Un mouvement contestataire des structures sociales et étatiques est doublé par une pratique expérimentale guidée par les principes de la liberté individuelle, de l'association volontaire et de la solidarité communautaire<sup>4</sup>.

Le terme de littérature anarchiste ou littérature libertaire, d'autre part, ne circonscrit pas un mouvement esthétique homogène, ayant un programme bien défini ou des moyens d'expression unitaires. Bien que l'expression soit « floue », la littérature anarchiste a déjà fait l'objet de quelques présentations et analyses compréhensives et bien documentées, surtout en ce qui concerne la littérature française. Les ouvrages de Thierry Maricourt<sup>5</sup>, Uri Eisenzweig<sup>6</sup>, Vittorio Frigerio<sup>7</sup> ou Caroline Granier<sup>8</sup> vont nous servir d'ailleurs de guide dans ce territoire encore très peu connu. Dans la plupart des cas, les exemples présentés dans ces analyses concernent « l'âge d'or » de l'anarchisme, la période de la « Belle Époque »<sup>9</sup> et la prodigieuse activité littéraire qui accompagne le développement du mouvement. Il s'agit de la littérature publiée par les auteurs anarchistes ou du moins anarchisants, tel que Georges Darien, Lucien Descaves ou Octave Mirbeau ; mais contient aussi des références concernant les articles des critiques littéraires, tel que Bernard Lazare, Jean Grave, Mécislas Goldberg ou Félix Fénéon. En effet, la littérature et la pensée sur la littérature issues des débats et des milieux militants ne sont point accessoires au phénomène anarchiste. Elles tiennent d'une réflexion critique spécifique concernant le rapport du discours et de la langue avec les différentes formes d'assujettissement et de violence sociale. Cela expliquerait aussi les

---

<sup>4</sup> Voir également à ce sujet l'article de l'anarchiste roumain Panait Mușoiu, « Metoda experimentală în politică » [« La méthode expérimentale en politique »], *Revista Ideei*, 1910, n° 100, pp. 137-145, <https://revistaideei.wordpress.com/category/revista-ideei-1910/>, consulté le 26 avril 2016. Bien que ses propos soient plutôt endettés dans cet article à une conception positiviste et déterministe de l'organisation sociale, le texte a le mérite de formuler du moins une approche qui insiste sur la nécessité du questionnement des propres pré-supposés dans la pratique politique, la vérification continue des hypothèses de travail par le recours à la « réalité » et la prospection constante des possibilités inhérentes à chaque situation.

<sup>5</sup> Thierry Maricourt, *Histoire de la littérature libertaire en France*, Paris, Albin Michel, 1990.

<sup>6</sup> Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2001.

<sup>7</sup> Vittorio Frigerio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, Grenoble, ELLUG, 2014.

<sup>8</sup> Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* » : *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle*. Thèse de doctorat en lettres modernes, sous la direction de Claude Mouchard, Paris, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2003.

<sup>9</sup> Une présentation détaillée des événements, figures et du contexte de l'époque est à trouver dans un recueil de textes et témoignages, *Ravachol et les anarchistes*, publié en 1970 à Paris aux éditions Julliard. Les textes ont été recueillis par Jean Maitron, auteur d'ailleurs d'une compréhensive histoire de l'anarchisme français qui fait figure d'ouvrage de référence sur le thème : *Histoire du mouvement anarchiste en France (1880-1914)*, Paris, SUDEL, 1955.

nombreux points de convergence entre la pensée anarchiste et les pratiques des avant-gardes artistiques et littéraires.

L'espace de notre étude ne nous permet pas une analyse approfondie de la littérature anarchiste ou des relations que l'imaginaire anarchiste entretient avec la pratique des avant-gardes. On préfère dans un premier temps seulement esquisser le portrait du « minorat » de la littérature libértaire, afin qu'on en puisse illustrer une certaine unité d'expression et d'intention. Une telle esquisse serait relevante pour une lecture anarchiste de la communauté, implicitement renvoyant à une réflexion sur la pratique langagière, l'écriture et la littérature. D'ailleurs, la conception communautaire ne peut pas être séparée d'une conception du langage et de la critique sociale associée. L'anarchisme est tantôt un phénomène littéraire, tantôt un engagement social effectif : les deux ne sont que les expressions jumelles d'une même pratique de l'affranchissement individuel, de la subversion de l'autorité et de l'expérimentation des formules communautaires alternatives.

Le concept de « littérature mineure »<sup>10</sup>, que proposent Deleuze et Guattari, peut nous offrir quelques points d'appui pour parcourir d'une manière systématique les principales caractéristiques de la littérature anarchiste qui, symétriquement, semble être une illustration exemplaire d'une pratique subversive et révolutionnaire du minorat artistique.

La littérature mineure désignerait « les conditions révolutionnaires de toute littérature au sein de celle qu'on appelle grande (ou établie) »<sup>11</sup>. Le minorat littéraire concerne principalement les façons particulières de l'usage du langage. Il n'est pas un qualificatif, fût-il de la qualité ou de la quantité de la production littéraire. En plus, on peut en inventorier trois caractères spécifiques.

Premièrement c'est la littérature d'une minorité – les anarchistes par exemple – qui se fait dans la langue d'une majorité<sup>12</sup>. L'usage de la langue est atteint ainsi d'un grand coefficient de « déterritorialisation », ou d'étrangeté. Le minorat rappelle donc la marginalité, la trajectoire exilique du discours. Il trace une ligne de fuite comme ligne d'abolition, de neutralisation du sens établi des mots, opposant à l'usage signifiant ou représentatif un usage intensif du langage<sup>13</sup>. Cela signifie la contestation des clôtures totalisantes et figées qui renouvelleraient la maîtrise des mots et les mots de la maîtrise. La conception du langage implicite dans ces propos est bien éloignée de sa considération comme un véhicule neutre et transparent de la communication. Celle-ci n'est rien qu'un « mythe » qui occulterait son exercice impératif et hiérarchique, de transmission d'ordres<sup>14</sup>. Nommer et ordonner sont ici synonymes, car le pouvoir dénotatif est un pouvoir

---

<sup>10</sup> Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka – Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975.

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>12</sup> *Ibidem*, p. 29.

<sup>13</sup> « Le langage cesse d'être représentatif pour tendre vers ses extrêmes ou ses limites » (*Ibidem*, p. 42).

<sup>14</sup> *Ibidem*, p. 43.

prescriptif. En revanche, la minorisation langagière dévoile et essaye de contrarier justement la fonction policière du langage<sup>15</sup>.

Deuxièmement, il s'agit d'une littérature politique, sans que cela signifie qu'elle soit une littérature à thèse. Bien au contraire, cet aspect politique est à comprendre dans le sens que Deleuze et Guattari lui donnent : elle est l'expression du « branchement de l'individuel sur l'immédiat politique »<sup>16</sup>.

Troisièmement, la littérature mineure ne se développe pas comme une littérature de « maîtres », mais tend plutôt vers une dynamique d'énonciation collective, à fonction « révolutionnaire ». L'œuvre n'est plus comprise comme l'instance achevée et figée d'une représentation offerte à la contemplation, qui convoquerait donc une communauté de spectateurs ordonnée à une vérité extérieure. Tout au contraire, elle est conçue comme faisant déjà partie de l'action collective, du mouvement réel et actuel de la vie commune, sans médiation spectaculaire. D'autre part, la signification du mot révolutionnaire dans ce contexte renvoie à la brèche que la littérature expose et propose comme (son) lieu propre de rencontre et de départ. La « solidarité active », qui est sa charge positive, est toujours produite « malgré le scepticisme »<sup>17</sup>. La brèche que la littérature expose comme place de rencontre, désigne aussi sa condition nécessairement inachevée, ouverte, sa vulnérabilité extrême, sa résistance à son propre accomplissement. L'écriture révolutionnaire est une façon d'habiter cette brèche, d'empêcher sa clôture. Une telle révolution est plutôt une dynamique de la suspension de l'avènement communautaire, une pédagogie subversive qui maintiendrait au cœur du familier le rêve de l'inconnu, de la fuite. Outre sa fonction de rupture, elle appelle donc aussi une pensée de l'utopie ; ou, pour éviter tout contresens, car l'utopie peut suggérer ici la clôture et la maîtrise, une pensée de l'ailleurs, de l'alternative toujours renouvelée.

Nous utiliserons donc les trois caractères de la littérature mineure comme guides de description des principaux noyaux qui spécifient l'expression et la perspective anarchiste en littérature : questionnement et subversion de l'usage représentatif du langage en faveur d'une utilisation étrange, intensive,

<sup>15</sup> Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici qu'une des préoccupations constantes des écrivains et militants anarchistes était (est l'est encore) le renouvellement du langage. Le paradoxe auquel ils sont confrontés, écrire et parler dans une langue déjà faussée par les structures de la domination et ainsi risquer de les reproduire, les pousse à essayer d'en trouver de nouveaux usages et à rêver parfois la création d'un nouveau langage. De Jules Vallès à Sébastien Faure, dont le projet collectif de l'encyclopédie vise justement une redéfinition des significations et des usages des notions, jusqu'à l'excellent *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze* (Paris, Le livre de poche, 2001) écrit par Daniel Colson, et aux romans d'Ursula K. Le Guin, les anarchistes font l'aveu de ce positionnement qui est en même temps épistémique, existentiel et éthique. Les solutions sont diverses, mais la situation qui les génère est la même et elle tient d'un minorat constitutif de l'expression littéraire anarchiste.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 33.

<sup>17</sup> Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka*, p. 31.

transversale ; pratique littéraire qui se reconnaît comme pratique politique, action et participation directe et directement relevante ; actualisation des potentialités communautaires et exposition radicale des brèches qui les constituent simultanément comme chances et risques de l'inconnu.

La critique anarchiste prend la forme générale d'une exposition de la « crise de la représentation »<sup>18</sup>. Cela signifie un questionnement radical de la relation entre les mots, les images et la vérité qu'elles prétendent désigner, entre les institutions et les intérêts qu'elles défendent et entre la représentation en général des relations sociales et leur réalité effective. Les anarchistes sont bien conscients de la charge idéologique que l'usage du langage et, plus généralement, les échanges symboliques, portent. De même, ils identifient le péril que toute falsification du sens des mots et des images contient, qui est celui de l'aliénation du lien social et communautaire en tant que tel<sup>19</sup>. Il est important donc pour eux d'exposer cette médiation des signes et représentations, de la démystifier, dans toutes ses instances : représentation politique, comme délégation du pouvoir et dépossession effective de l'individu ; représentation économique sous la guise du capital, entraînant l'expropriation de la production et des biens ; représentation littéraire qui falsifie l'usage et le sens des mots, portant ainsi atteinte à la fonction sociale du langage. Comme pour Deleuze et Guattari, nommer, « parler pour » ou « à la place de » ne sont point simples opérations de désignation ou de représentation, mais des gestes effectifs d'exclusion et d'occultation qui masquent et normalisent la mise en place d'une structure de dépossession généralisée.

Le « refus de la représentation »<sup>20</sup> pourrait donc être considéré la marque spécifique de l'anarchisme. Joseph Proudhon résume ce positionnement théorique, langagier et existentiel sous l'expression du rejet de la « fiction qui fait violence à la liberté »<sup>21</sup>. Bernard Lazare, critique littéraire anarchiste et théoricien de l'art social, reprend à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle le propos de Proudhon :

J'estime qu'il n'est plus suffisant de combattre les modalités de toutes les fictions qui, réunies, forment cet état extérieur à l'individu qu'il opprime, mais qu'il faut combattre les principes mêmes sur lesquels ces fictions reposent<sup>22</sup>.

<sup>18</sup> Nous empruntons l'expression et sa définition générale de Jesse Cohn qui en fait une très détaillée exposition dans son ouvrage *Anarchism and the Crisis of Representation : Hermeneutics, Aesthetics, Politics*, Cranbury, SUP, 2006, p. 11.

<sup>19</sup> « Cela est effrayant, car ce n'est pas seulement la langue qui se perd, mais tout ce qui unit véritablement les hommes et consolide leurs rapports. C'est la base de tous les sentiments naturels et vrais, la confiance, qui disparaît... » (André Leo, *La Guerre sociale*, 1871, apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 485).

<sup>20</sup> Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 484.

<sup>21</sup> Joseph Proudhon, *Idée générale de la révolution au XIX<sup>ème</sup> siècle*, 1851, apud Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, p. 203.

<sup>22</sup> Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, p. 203.

Il faut donc dénoncer plus que les hypostases fantasmatiques et figées – nation, religion, état, capitalisme – qui prétendent de se substituer au réel. Il faut exposer le fonctionnement spectaculaire des représentations comme système de dépossession et de clôture<sup>23</sup>, et briser le consensus fictionnel et son emprise sociale.

Mécislas Goldberg, critique et écrivain anarchiste, parle lui aussi du péril de cette falsification, qui fait que les signes prennent la place de la réalité qu'ils prétendaient exprimer. Cela indique, pour emprunter une formulation de Guy Debord, l'« inversion concrète de la vie, le mouvement autonome du non-vivant »<sup>24</sup>. Le renversement lui-même prend ainsi la forme de la loi régissant la reproduction sociale, qui fait que ces instances fantomatiques s'incarnent dans des pouvoirs institutionnels<sup>25</sup> :

La patrie, la famille, la nature, la matière, la force, l'humanité, le devoir, etc., ces simples signes de rapport entre les choses sont devenus des faits génériques, des réalités d'ordre supérieur. Les fantômes verbaux hantent le réel, nivellent les particularités, froissent les volontés excentriques<sup>26</sup>.

La résistance à la légitimité de toute représentation prônée par les anarchistes, fût-elle politique ou littéraire, se trouve exprimée d'une manière concise dans l'article publié par l'écrivain Georges Darien en 1892, « Le roman anarchiste », par la constatation que la « stérilité » de la littérature vient du fait qu'elle « a été avant tout *parlementaire*. Oui, en face du parlementarisme de la tribune, se dresse le parlementarisme du livre. Pendant cent ans, on a bavardé ici, on a bavardé là »<sup>27</sup>.

Il y a donc une corrélation entre le refus de toute représentation politique et le questionnement de l'usage du langage et de sa fonction représentative et

---

<sup>23</sup> « Les mots, les mots vides de sens, sont les géôliers des peuples modernes ; les principes, qui sont tous des phrases ridicules et mensongères, des enfilades de mots creux, sont les tortionnaires des nations » (Georges Darien, *La Belle France*, cité par Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1254).

<sup>24</sup> Guy Debord, *La société du spectacle*, §2, [http://cras31.info/IMG/pdf/debord\\_guy\\_-\\_la\\_societe\\_du\\_spectacle-2.pdf](http://cras31.info/IMG/pdf/debord_guy_-_la_societe_du_spectacle-2.pdf), consulté le 28 avril 2016. Bien qu'une présentation de la relation entre la célèbre analyse de Guy Debord de la société du spectacle et la critique anarchiste de la représentation ne soit pas le but de notre exposé, les points de convergence sont bien évidents et peuvent éclaircir les enjeux de la critique libertaire. Par exemple, quand le spectacle est défini comme « un rapport social entre des personnes, médiatisé par les images » (*Ibidem*, §4), cela rappelle la dénonciation anarchiste de l'état comme structure fictionnelle oppressive, issue d'un certain rapport mystifiée entre les individus.

<sup>25</sup> Dans le contexte de la critique anarchiste de la réification des instances du pouvoir dans les lois sociales, qui se rabattent sur le vécu comme interdits, Julia Kristeva parle des « sociétés nécropoles » (Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle : Lautréamont et Mallarmé*, Paris, Seuil, 1974, p. 435).

<sup>26</sup> Mécislas Goldberg apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1018.

<sup>27</sup> Georges Darien apud Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, p. 204.

dénotative. L'anarchisme s'avère être plutôt une théorie et une pratique de la signification qu'une doctrine politique<sup>28</sup>.

D'autre part, il y a chez les anarchistes le « sentiment d'une impuissance langagière »<sup>29</sup>, un « pessimisme épistémologique inhérent au discours fondateur de l'anarchisme »<sup>30</sup>. Ce pessimisme vient justement de l'ébranlement profond de la « confiance positive » dans la nature transparente du langage et la conscience que le fonctionnement qui lui est propre engendre (toujours) l'aliénation et l'oppression. Exposer cet écart, creuser à même cette crise, tracer une trajectoire de fuite du discours qui aboutirait soit à son abolition, soit à l'assignifiant, font partie du moment nihiliste de l'anarchisme, marquant la dynamique de la rupture qui lui est propre, son propre désastre, sa propre faille. L'assignifiante renvoie à l'a-socialité de l'anarchiste, à son rejet de toute communauté, à son désir rebelle de fuite et de destruction qui reste, peut-être, une de ses images les plus connues.

« Il semble ainsi, écrit Julia Kristeva, que certaines tendances de l'anarchisme loin de s'arrêter à la contestation des structures sociales et étatiques, revendiquent une transformation profonde de la conception du sujet parlant lui-même... »<sup>31</sup>. C'est justement cet esprit radical (voire même nihiliste) de contestation, qui appelle le « fonctionnement transversal du procès de signifiante »<sup>32</sup>, la subversion esthétique, la mise à sac des « clôtures symboliques et sociales ». Et, peut-être, pourrait aussi expliquer l'affinité avouée des poètes symbolistes pour l'anarchisme. Sans vouloir entrer dans les détails du rapport qu'entretiennent les deux mouvements, il serait nécessaire de rappeler ici la fascination *littéraire* que les attentats à la bombe des anarchistes de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle éveillent parmi les écrivains symbolistes<sup>33</sup>. Lors d'une conférence en 1894 en Angleterre, Mallarmé décrit son programme esthétique comme reprise dans l'ordre du texte des moyens de la bombe<sup>34</sup>. Les mots du poète, dit-il, doivent fonctionner comme des explosifs pour illuminer d'une « lueur sommaire » l'incompréhensibilité même qui scelle les mots dans leur propre opacité intransitive, muette, vide. Il faut ainsi se défaire de l'illusion de toute représentation, pour en éclairer la nature purement spectaculaire, fictive. De cette manière, l'intensité du geste aboutit au silence, suivant une ligne de fuite qui neutralise dans l'hermétisme la possibilité du sens :

<sup>28</sup> « Le problème de l'action dans le domaine social est donc avant tout un problème d'effort signifiant plutôt que de subversion politique, effort qui implique directement son sujet puisqu'il le constitue tout en l'excédant » (Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, p. 436).

<sup>29</sup> Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, p. 154.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p. 119.

<sup>31</sup> Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, pp. 426-427.

<sup>32</sup> *Ibidem*, p. 421.

<sup>33</sup> Une plus détaillée présentation de cette relation est à trouver dans l'ouvrage d'Uri Eisenzweig, que nous avons déjà mentionné, *Fictions de l'anarchisme* (pp. 161-207), ou dans l'analyse faite par Julia Kristeva dans *La révolution du langage poétique* (pp. 421-441).

<sup>34</sup> Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, pp. 433-434.

une littérature non-représentative. Reste à noter que l'attentat auquel « fait signe » Mallarmé dans son texte est celui d'Auguste Vaillant, qui, le 9 décembre 1893, jette son engin explosif dans le *Parlement*.

L'esthétique symboliste semble thématiser cette intensité dénonciatrice et la rupture de l'anarchisme, mais en même temps s'en éloigne, suivant une ligne de fuite qui échoue dans un « trou noir »<sup>35</sup>, se refermant sur soi hermétiquement, écrasant sous son propre poids, sous sa propre intensité, tout point de conjonction possible, toute échappée en-dehors.

Par contre, la critique anarchiste de la narration réaliste<sup>36</sup>, qui renvoie à la subversion d'un ordre social qui se veut « représentable et racontable »<sup>37</sup>, conteste bien les clôtures du récit, fût-il littéraire ou social, mais en faisant cela, garde à l'intérieur du propre récit la tension « meurtrière » entre le silence de son abolition et la parole tendue vers l'autre, vers l'inconnu. D'ailleurs, on ne peut pas comprendre l'anarchisme si l'on considère séparément son moment nihiliste, sans le joindre toujours à sa positivité utopique. Jamais de rupture sans ouverture aventureuse vers l'inconnu. C'est justement pour cela que le penchant iconoclaste des anarchistes ne s'est pas traduit en silence, mais a été, bien au contraire, fécond, autant par ses propres productions que par ses infiltrations. Il faudrait donc introduire cette implorante nuance au sujet de la critique de la représentation et du langage, telle qu'elle apparaît formulée par Caroline Granier :

Cependant, si une certaine forme de réalisme est vivement critiquée, ce n'est pas tant parce que le discours réaliste a pour but de *représenter* « la réalité », mais parce que cette représentation de « la réalité » vise à se faire passer pour le réel même. On trouve en effet de nombreuses attaques contre le courant naturaliste venant des écrivains libertaires. Mais en s'attaquant au naturalisme, les anarchistes ne s'attaquent pas directement au langage dénotatif, qui vise à représenter, mais ils s'en prennent au mirage de la reproductibilité et de la vérifiabilité du discours réaliste (qui sera plus tard

<sup>35</sup> On emprunte ici l'expression que Deleuze et Guattari utilisent pour désigner une ligne de fuite qui échoue (*Mille Plateaux*, Paris, Minuit, 1980, p. 176).

<sup>36</sup> Une des plus parlants exemples du divorce de la littérature anarchiste de l'esthétique réaliste est l'œuvre d'Octave Mirbeau qui écrit, surtout vers la fin de sa vie, des récits fragmentaires, recueils « éclatés » qui ne présentent apparemment aucune disposition narrative, aucun dénouement. De surcroît, les héros de ses derniers textes, qui ne racontent à proprement parler rien, sont son auto dans « La 628-E2 » et son chien dans « Dingo. » Un fragment ultérieurement éliminé de la première édition de « La 628-E2 », intitulée « La mort de Balzac » est en soi une déclaration équivoque d'admiration et un adieu sarcastique, même cruel. Mirbeau nous présente le récit des derniers moments du grand écrivain, mais c'est justement Balzac qui s'absente de l'histoire. Il se soustrait à une description visuelle, même les mouleurs échouent après sa mort à lui prendre l'empreinte du visage. Seule l'odeur de la mort remplit la maison et signale la fin de son agonie et le début d'une décomposition accélérée. Pour une analyse plus détaillée de l'œuvre d'Octave Mirbeau, nous recommandons l'ouvrage de Robert Ziegler, *The Nothing Machine. The Fiction of Octave Mirbeau*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2007.

<sup>37</sup> Uri Eisenzweig, *Fictions de l'anarchisme*, p. 158.

un des traits fondamentaux du « réalisme socialiste »). Ainsi l'antithèse du naturalisme n'est pas pour eux le symbolisme, mais bien plutôt *un réalisme qui se dénonce lui-même comme illusion* [je souligne]<sup>38</sup>.

La littérature anarchiste ne prône pas le silence, bien que cela soit une de ses tentations les plus intimes. Par contre, elle oppose un usage pur spectaculaire de la langue à un usage intensif qui pousserait les représentations à leur limite d'abolition, qui « fait vibrer les images »<sup>39</sup>. Les auteurs anarchistes restent pour cela des marginaux, des étrangers, difficiles à classer, à saisir dans une formule littéraire<sup>40</sup>. Ils sont « en dehors »<sup>41</sup>.

C'est justement dans *L'Endehors* qu'apparaît en 1892, l'article de Georges Darien qui décrit le mieux la démarche spécifique des écrivains anarchistes. « Et nous sommes des briseurs de formules autant que d'images »<sup>42</sup>, écrit-il. L'expression n'indique point la formulation d'un programme esthétique, mais bien un positionnement avant tout éthique et une certaine compréhension de la pratique littéraire comme pratique indissociable du politique. Afin d'éviter tout contresens, tant la signification de certains mots dans l'usage commun reste mystifiée, il conviendrait de proposer en guise d'explication un exercice de reprise typiquement anarchiste en ce qui concerne les termes de « littérature » et de « politique ».

La contestation anarchiste de l'état et du principe de l'autorité doit toujours être comprise en conjonction avec la critique de la représentation, de l'abstraction et de l'idéalisme. Les penseurs anarchistes « classiques », tels que Bakounine ou Kropotkine, tracent l'origine de l'état dans la superstition religieuse<sup>43</sup>. La structure étatique comme telle, hiérarchisée et réifiée dans une réalité extérieure à la société, ne se constitue pas effectivement comme une imposition purement extérieure, une autre réalité qui viendrait d'un dehors transcendant. L'état est l'objectivation de la dynamique que les relations sociales elles-mêmes prennent, comme le notait l'anarchiste allemand Gustav Landauer. Dans ce cas, il s'agit de la forme de la « servitude volontaire », pour utiliser une expression de La Boétie, qui traduit la

<sup>38</sup> Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 483.

<sup>39</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka*, p. 43.

<sup>40</sup> Une très intéressante analyse de la place de la littérature anarchiste dans l'histoire de la littérature (ou plutôt de son quasi-manque de place) est aussi à trouver dans le livre de Jesse Cohn, *Underground Passages. Anarchist resistance culture 1848-2011*, Oakland – Edinburgh – Baltimore, AK Press, 2014. Cohn définit le positionnement spécifique de la narration anarchiste comme étant cet « espace hétérotopique entre la réalité et l'utopie », cette « zone d'obscurité que le roman devrait éclairer » (p. 160). Ces formulations vont dans le même sens que la remarque d'Ursula K. LeGuin, qui définissait son écriture comme « un réalisme étrange », ce qui fait que la littérature des anarchistes soit généralement hors des cartes de l'histoire littéraire, difficile à encadrer. « Ici sont les dragons » écrit Jesse Cohn (p. 160).

<sup>41</sup> *L'endehors* est d'ailleurs aussi le nom d'une des plus influentes revues anarchistes et littéraires de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle.

<sup>42</sup> Georges Darien apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1106.

<sup>43</sup> Voir aussi l'analyse faite par Jesse Cohn, *Anarchism*, p. 70.

dynamique de la dépossession spectaculaire du commun au profit d'une élite. Les individus sont convaincus à aliéner leur pouvoir commun dans les mains d'une élite théocratique et militaire et arrivent à confondre le code communautaire avec la forme du privilège des élites. Cette substitution réclame d'ailleurs une vraie « foi » dans la réalité des représentations que la dépossession produit, et agit dans le sens d'une normalisation de l'inversion du rapport vie-abstraction. L'individu est constitué par rapport à ce fonctionnement aliénant comme sujet ou comme spectateur. Ces deux rôles – étant en effet seulement les spécifications d'un même rôle – correspondent aux seuls deux moyens de participation politique et sociale qui lui restent : assujettissement ou contemplation. La politique, à son origine désignant la participation directe des individus, la production toujours renouvelée, dynamique de leur être-ensemble, s'établit maintenant par délégation spectaculaire comme séparée, extérieure à ces relations. Elle devient ainsi l'affaire d'une élite « représentative », qui en a le droit de production et de légitimation.

De même, la littérature tend à prétendre une relevance extérieure à la communauté et à sa dynamique langagière et sociale. Elle se constitue comme le domaine séparée d'une élite qui légifère sur la parole, en réclamant le droit exclusif de légitimation, de la même manière que l'élite « parlementaire » légifère sur la société, en faisant passer ses « représentations » pour des réalités. Les mots de l'écrivain sont ainsi des « mots d'ordre », tandis que son miroir est moins descriptif que disciplinaire. L'institutionnalisation de la littérature est complice au même système de domination et de spoliation que le politique. La république des lettres (des lettrés) est une nécropole.

D'autre part, pour les écrivains anarchistes il n'y a pas d'écriture neutre. L'esthétique ne peut pas prétendre à une signification séparée de la vie, car chaque méthode littéraire est déjà « une hypothèse morale »<sup>44</sup>, une vision de la réalité. C'est justement pour cela qu'une réflexion anarchiste sur le problème de l'écriture « devient moins une esthétique qu'une éthique de la parole »<sup>45</sup>.

La littérature ne doit pas se soustraire à la vie, soit par la prétention de l'objectivité, soit par un hermétisme qui deviendrait l'exercice esthétique d'une élite<sup>46</sup>. Pour les anarchistes il faut bien qu'elle redevienne la pratique – toujours expérimentale, toujours située, toujours précaire – de la mise en commun des significations, un laboratoire ouvert du sens, qui n'est toujours que le tracé potentiellement subversif de nos rencontres et de nos ruptures.

---

<sup>44</sup> Jesse Cohn, *Anarchism*, p. 108.

<sup>45</sup> Bernard Gallina parlant de Jules Vallès, ancien communard et écrivain anarchiste, cité par Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 493.

<sup>46</sup> « S'il n'y a rien, dans ces livres [en vogue], qui y ait été glissé entre les pages comme un pistolet sous des chiffons pour servir d'arme à des douleurs jusque-là éparses et résignées, l'auteur n'a été qu'un gymnaste, un jongleur, un cabotin » (Jules Vallès, « À l'ami Paul Alexis », apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1116).

Se servir de la langue en « étranger », pousser les significations vers un point d'incandescence qui troublerait leur fonctionnement notionnel, pour les ouvrir vers un usage intensionnel les collant à « vie »<sup>47</sup>, au vécu, fait partie de la pratique effective des écrivains anarchistes, de leur engagement, de la dynamique minorisante et rebelle de leur écriture. Une langue de « littérature mineure » qui développe ce fonctionnement discordant et intensif, se sert « de la syntaxe pour crier, donner au cri une syntaxe »<sup>48</sup>. Les écrivains anarchistes comprennent leur propre écriture comme un cri. « Je hurle à la mort », écrit Georges Darien dans *La Belle France* ; « sans aucune périphrase et sans métaphore... »<sup>49</sup>, ajoute-t-il. Jules Vallès lance sa revue, le *Cri du Peuple* et espère que ces lecteurs crieront « ce que je n'ai pas crié »<sup>50</sup>.

Pour les anarchistes ce ne sont pas les mots, les images ou les institutions qui sont en soi à dénoncer. Car notre vie ensemble ne peut pas se passer des histoires que nous nous disons, que nous élaborons, que nous subissons. Elles sont autant d'hypothèses que nous formulons sur notre « être-en-commun », autant de possibilités que nous exprimons, autant de brèches que nous imaginons. Ce qui est à contester est justement leur fonctionnement magique, qui les transforme en « géoliers », masquant leur inhérente précarité, leur artifice, leur désœuvrement, sous la prétention de l'achevé, de l'œuvre, de la loi.

C'est justement pour cela que l'engagement de l'écrivain ne peut pas différencier entre la littérature, l'écriture et la politique. Briser les formules établies comme éthique de l'engagement tient dans la même mesure de la récupération du politique dans le fonctionnement effectif de la communauté, que de la reprise du langage par tous comme « énonciation collective ». Car la politique est, comme la littérature, « l'affaire du peuple »<sup>51</sup>.

Cela ne signifie guère simplement un remplacement du pouvoir, un devenir majeur du mineur, une « dictature du prolétariat », le rêve oppresseur des opprimés ; mais justement faire le rêve contraire, celui d'une reprise qui s'offrirait à tous dans leur différence, dans leur devenir mineur, dans leur propre trajet d'exile.

Pour les écrivains anarchistes, l'éthique de l'engagement qui sous-tend l'esthétique de la rupture<sup>52</sup>, implique aussi un rêve de renversement de l'usage purement spectaculaire du langage et un appel à l'action directe : ressaisir le langage et ne pas se laisser déposséder de nouveau, « gager la littérature sur le

<sup>47</sup> « La vie entendue par les anarchistes se réfère à la situation immédiate, vécue par l'individu – elle est fugitive et insaisissable » (Caroline Granier « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1097).

<sup>48</sup> Gilles Deleuze et Félix Guattari, *Kafka*, p. 42.

<sup>49</sup> Georges Darien apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », pp. 1113-1114.

<sup>50</sup> *Ibidem*, p. 1114.

<sup>51</sup> Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Kafka*, p. 32.

<sup>52</sup> « L'esthétique marxiste se présente en tant que gardien de la tradition réaliste. L'esthétique anarchiste est le gardien de l'esprit de rupture » (André Reszler, *L'esthétique anarchiste*, Paris, PUF, 1973, p. 113).

réel »<sup>53</sup>. Ils rêvent parfois, en utopistes, d'un nouveau langage qui collerait à la réalité, un langage direct dont la fonction fraternelle de rassemblement communautaire ne sombrerait jamais dans la dépossession et dans l'usage magique, meurtrier, spectaculaire<sup>54</sup>.

D'autre part, se réapproprier le langage doit devenir une pratique subversive et collective : prêter aux mots des significations nouvelles, faire un usage hérétique, barbare, minorisant de la langue des maîtres, (se) creuser sans cesse des points de départ et de fuite. Georges Darien, dans l'avant-propos de son roman *Le Voleur*<sup>55</sup>, avoue que le récit qu'il est en train de publier ne lui appartient pas. Il a volé le livre pendant un de ses voyages. Les mots appartiennent à un voleur. C'est lui le vrai auteur. Darien ne fait que s'emparer de son histoire et la signer comme s'il était lui l'écrivain. De cette manière il tend un piège à ses lecteurs car, en lisant son livre, ils sont moins ses spectateurs et plutôt ses *complices*, ceux qui, d'une certaine façon, prennent partie au vol, deviennent eux-mêmes des voleurs et sont invités à s'emparer des mots d'un étranger<sup>56</sup>. D'ailleurs, par les stratégies d'écriture qu'il déploie, le roman de Darien pourrait être considéré illustratif pour une certaine approche littéraire qu'on daignerait considérer comme anarchiste : établir des liens de solidarité, de complicité entre l'auteur et le lecteur, mise en question ironique de la place de l'auteur et de son autorité dans l'exposition<sup>57</sup>, positionnement équivoque du récit qui invite à une lecture critique, plurielle, soupçonneuse.

Les critiques anarchistes proposent donc un position de « tiers inclus » face à la fausse alternative qui opposait l'art pour l'art et la littérature engagée comme littérature à thèse. Ils proposent une littérature révolutionnaire<sup>58</sup> comme pratique mineure, éloignée d'un matérialisme réaliste stérile et aussi d'une pratique idéalisant l'esthétique. Ils proposent une « littérature de combat » non-dogmatique, qui mettrait toujours en question et en jeu ses propres présupposés. Ce n'est pas une littérature de maîtres, qui s'évertue à produire des œuvres accomplies, mais un

<sup>53</sup> Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1091.

<sup>54</sup> « Faire une langue neuve, qui soit bien la peau de la pensée nouvelle et colle juste sur sa chair » (Jules Vallès apud Caroline Granier « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1105).

<sup>55</sup> Georges Darien, *Le Voleur*, Paris, P.-V. Stock éditeur, 1898, [https://fr.wikisource.org/wiki/Le\\_Voleur\\_\(Darien\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Voleur_(Darien)), consulté le 21 avril 2016.

<sup>56</sup> « En fait, ce n'est pas tellement le livre qui est subversif, c'est le lecteur qui peut le devenir, le livre n'étant qu'une occasion de découvrir la subversion qui est en soi » (Denis Langlois, apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1116).

<sup>57</sup> L'auteur est seulement le voleur qui dépossède un autre voleur, celui qui partage le butin de son « crime » avec ses complices, les lecteurs, eux-mêmes des voleurs : l'écriture comme « agencement collectif d'énonciation », selon l'expression de Deleuze et Guattari.

<sup>58</sup> Caroline Granier propose l'utilisation de l'expression « littérature de combat » pour désigner le positionnement éthique spécifique des écrivains libertaires, afin d'éviter les significations liées à un engagement idéologique qui orienterait la création (Voir Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 23).

exercice de reprise individuelle et de pratique langagière à valeur collective : politique et communautaire ; un « idéalisme critique » comme le nommait Jesse Cohn.<sup>59</sup>

À l'instar de Kropotkine et de Proudhon, Bernard Lazare propose le terme « art social »<sup>60</sup> qui désignerait une littérature de témoignage réaliste, comme *forme d'action* et dynamique prospective. Il s'agit de réunir dans la même forme fluide une description « à même les choses », à une fonction utopique comme extrapolation situationnelle du possible. Il faut ajouter au cela un refus de « l'œuvre », comprise comme accomplissement et maîtrise de l'écriture, et la dénonciation de tout « définitif », de toute fixation, surtout la sienne, comme la forme par excellence du fictif thanatique se renfermant sur soi.

Les idées sont à exposer dans leur finitude même et dans leur situation, pour les rendre lisibles et contestables. Dans l'écriture et dans la lecture, on risque toujours son point de vue, on l'expose à sa limite sans cesse, on le met en jeu. La fonction utopique de la littérature anarchiste ne tient donc pas d'un programme à réaliser, mais d'une disposition première vers l'autre, vers l'inconnu, qui tente un dialogue non-fondateur toujours à reprendre<sup>61</sup>. C'est un rêve de communauté, une exigence utopique toujours à réaliser, car son mouvement propre est justement le refus des lieux-commun, du projet, du système, de la maîtrise.

Le fonctionnement « utopique » de l'écriture et de la lecture anarchistes ne tient donc pas d'une production effective des textes utopiques, mais d'une certaine disposition de l'imaginaire, d'une pratique « littéraire » qui ne concerne plus seulement le texte ; d'une façon de rêver qu'Alain Pessin définit comme « rêverie anarchiste »<sup>62</sup>: « Ainsi est définie, par cette puissance de captation, *mais aussi de rupture et d'invention* de la vie, l'acte psychique de la rêverie »<sup>63</sup>.

Les anarchistes, écrit Alain Pessin, sont des poètes nocturnes dont la rêverie actualise un « schème de la descente »<sup>64</sup>, de la plongée, du renversement. Elle est doublement une rêverie de l'enfouissement communionnel et de la vocation du rejet ; un rêve de fuite, de l'exil. On pourrait dire qu'il s'agit d'un besoin de ressaisissement conçu et vécu comme le rêve de se perdre.

Une des plus anciennes hypostases des anarchistes est celle du trimardeur<sup>65</sup>, du nomade qui prend (qui s'abandonne à) la route. Les anarchistes sont les « sans-

<sup>59</sup> Jesse Cohn, *Anarchism*, p. 170.

<sup>60</sup> *Ibidem*.

<sup>61</sup> « Nous n'avons point à tracer d'avance le tableau de la société future : c'est à l'action spontanée de tous les hommes libres qu'il appartient de la créer et de lui donner sa forme, d'ailleurs incessamment changeante comme tous les phénomènes de la vie » (Elisée Reclus, « Pourquoi nous sommes anarchistes ? », apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », pp. 808-809).

<sup>62</sup> Alain Pessin, *La rêverie anarchiste 1848-1914*, Lyon, ACL, 1999.

<sup>63</sup> *Ibidem*, p. 11.

<sup>64</sup> *Ibidem*, p. 146.

<sup>65</sup> *Ibidem*, pp. 75-85.

gîtes », les désœuvrés, ceux qui errent et qui se font étrangers, rêvant l'ailleurs. Leur trajectoire n'a pas une destination, mais est plutôt l'exercice du *compagnonnage de la route*, d'une *fraternité en route*, rejetant tout établissement. L'anarchiste en trimard n'est pas quand-même l'image de l'errance absolue. Tant s'en faut. Une telle pratique, un tel rêve ne serait qu'une autre projection idéalisante et mystifiante d'un sens, une autre clôture pieuse, un autre « projet ». Plutôt, il est « l'étranger qui passe, *mais il est toujours saisi à l'instant – qui peut se prolonger – de la pause, instant qui précède le départ ou achève l'arrivée...* »<sup>66</sup> [je souligne]. Leur communauté, fulguration ou espacement d'un *nous* précaire et frêle, en train de se défaire, déjà toujours défait, est la communauté « négative », d'après la formule proposée par Georges Bataille et reprise par Maurice Blanchot : « la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté »<sup>67</sup>.

La fonction utopique de la littérature, telle que l'anarchisme la thématise, dépasse et conteste l'accomplissement d'un texte ou une expérience purement textuelle. Elle est une pratique de la rupture et de l'ouverture radicale qui témoigne d'un désir de vivre autrement et de la nécessité d'imaginer toujours des nouvelles possibilités du vivre-ensemble. Si l'utopie classique est premièrement une utopie textuelle, un rêve de fraternité qui se fige dans un mythe de la communauté<sup>68</sup> fortement prescriptif, totalitaire, l'utopie anarchiste est une utopie brisée, une utopie des fuyards du texte, des marginaux de la littérature et de la société. Alain Pessin la nomme « la voie noire de l'utopie »<sup>69</sup>. Elle invite à s'arracher à la convention des mots et des institutions, elle fait « fuir » les sens établis et les stéréotypies des abstractions en les réduisant à des expressions mineures. C'est un bouleversement des abris symboliques, qui (se) creuse des béances, pure tension d'une « ouverture sur le rien »<sup>70</sup>. Ce versant nihiliste est doublé par l'affirmation positive de l'inconnu comme aventure, comme esquive et comme création continuelle contre les pièges de l'accompli, de l'œuvre<sup>71</sup>. La fonction utopique de la littérature passe dans la pratique effective, comme recherche expérimentale « qui rejette le plan d'une société définitivement parfaite comme mythologie grossière »<sup>72</sup>. Il ne s'agit pas d'une grande rupture révolutionnaire qui

<sup>66</sup> *Ibidem*, p. 83. L'image de la suspension qui décrit cette formule du compagnonnage de la route, rappelle une autre « scène », cette fois désignant chez Nancy et Blanchot la « communauté littéraire » : « On y ajoutera le rappel d'un épisode lui aussi furtif et comme incongru qui a eu lieu plus haut dans le texte : Blanchot a comparé la 'communauté littéraire' à la réunion 'des participants hâtifs de la Pâque juive' (qui doivent, comme on sait, partager le repas *debout et en tenue de voyage*) » (Jean-Luc Nancy, *La communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014, p. 87).

<sup>67</sup> Maurice Blanchot, *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983, p. 9.

<sup>68</sup> Alain Pessin, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 2001, p. 130.

<sup>69</sup> *Ibidem*, p. 143.

<sup>70</sup> *Ibidem*.

<sup>71</sup> Alain Pessin parle également d'une transition que l'utopie anarchiste marque : les « utopies de verrouillage » sont remplacées par les « utopies d'aventure » (*Ibidem*, p. 216).

<sup>72</sup> *Ibidem*, p. 207.

s'accomplirait dans une re-totalisation d'un monde, mais d'une « stratégie interstitielle »<sup>73</sup> du partiel, d'une dynamique de micro-ruptures permanentes : ouvrir, trouver, créer des brèches comme « espaces des libertés inconnus »<sup>74</sup> ou « zones autonomes temporaires »<sup>75</sup>.

La littérature anarchiste, engagée, mineure, « en-dehors », semble formuler, par son positionnement spécifique et par la réflexion inouïe qu'elle propose sur le rôle de l'écriture et la responsabilité de l'écrivain, par le rêve qu'elle fait des mots et de la vie, par l'exigence communautaire qu'elle met en jeu, une pratique invoquée par Jean-Luc Nancy comme « communisme littéraire »<sup>76</sup>. Elle désigne bien cette « communauté du mythe interrompu », ou son « communisme sans communauté »<sup>77</sup> en tant que pratique de la rupture qui suspend tout accomplissement fusionnel.

L'anarchisme n'est, à proprement parler, qu'une communauté littéraire, une pratique du littéraire dans ce sens même de la déchirure qui « tourne de toutes parts la communauté au dehors »<sup>78</sup>, la met en route. Il dénonce comme fictions les récits de rassemblement, les contes qui promettent un abri. En faisant cela, l'anarchisme, en tant qu'écriture et pratique, expose la nature brisée de toute communauté, il fait l'aveu de « l'inavouable » dont parlait Blanchot. Cet inavouable est d'ailleurs aussi son exigence même : le besoin de s'accomplir dans l'inaccompli.

En même temps, la littérature anarchiste est un refus de la littérature, son écriture est une déchirure exposant le littéraire lui-même, s'exposant comme littéraire. Elle revoie toujours à un vécu, à une pratique de la « comparution », où les êtres singuliers se partagent sur leur limite, qui est la limite de leur différence et de leur être en commun. Jamais, avertit Nancy, leur être n'est un commun séparée, une essence absolument immanente et comme extérieure. Le commun de la communauté n'est que ce qu'on peut chaque fois mettre en commun sur cette limite jamais à franchir qui est la limite de notre singularité et de notre finitude. Le commun n'est jamais une mise en scène d'un être figé, d'un récit de rassemblement, mais bien au contraire, il est cette existence qu'on partage en route, toujours située, toujours singulière et sauvage. La communauté, comme la

---

<sup>73</sup> *Ibidem*, p. 189.

<sup>74</sup> Jean-Luc Nancy, *La communauté désavouée*, p. 155.

<sup>75</sup> Hakim Bey, *T.A.Z. Zone autonome temporaire*, traduit de l'anglais par Christine Tégulier, Paris, Éditions de l'éclat, 1997, <http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz.html>, consulté le 30 avril 2016.

<sup>76</sup> « ...quelque chose qui serait le partage de la communauté dans et par son écriture, sa littérature » (Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1999, p. 67).

<sup>77</sup> *Ibidem*, p. 177.

<sup>78</sup> *Ibidem*, p. 152.

littérature, est le rassemblement des inconnus avant le départ. Pas une explication réciproque, mais un mouvement d'exposition, précaire, intense, risquant<sup>79</sup>.

Une écriture engagée signifie justement cette pratique tendue vers l'autre – l'autre de son écriture, l'autre de sa destination inconnue – où s'inscrit l'exigence communautaire, sa déchirure. La littérature anarchiste propose donc moins un exercice de style, qu'une résistance : la résistance à l'usage magique des mots et à sacralisation de la communauté. Elle est l'inscription non exemplaire de cette interruption dont la fonction utopique inscrit cette béance, ce partage, comme l'avènement d'une communauté qui ne fera jamais œuvre, qui ne réussira jamais, une « communauté par retrait » et même « par séparation »<sup>80</sup>. Ce n'est pas un projet politique, si l'on comprend cela comme une pensée d'une autre totalisation. Puisque l'anarchisme ne propose pas une autre figuration d'un récit communautaire, un système des finalités, mais une éthique et une méthodologie expérimentale, une pratique de « l'articulation » (énonciation) collective, qui est simultanément une reprise individuelle, une rupture et l'exposition à cette rupture. Sa « politique » n'est pas prescriptive, son écriture n'est pas idéologique et sa littérature n'est plus « littéraire. »

Nancy parle de la singularité de chacun comme « voix » ; cette singularité qui n'est pas une identité, qui ne (se) représente pas, mais se présente à sa limite d'exposition, de comparution. Cette voix n'est pas un discours, mais la reprise d'un « cri », d'une intensité comblant toute image : pas une transmission de significations, mais la contagion d'une passion de la singularité.<sup>81</sup> La voix de la littérature, de la communauté est justement cette voix plurielle « qui s'articule dans l'interruption et de l'interruption elle-même »<sup>82</sup>, en tant que dialogue non-fondateur

---

<sup>79</sup> « Quand l'homme comprend, passionnellement, que la vie doit tendre, non plus à la compréhension de l'existence, mais à sa manifestation, aucun dogme ne l'empêche d'agir, aucune défaillance ne le menace. Les sociologues ont inventé des lois sociales, les politiciens ont créé des programmes de société, les moralistes ont forgé des règles de conduite. L'adoration de la vie ne peut admettre aucune loi fixe de l'existence, aucune forme rationnelle du devenir. Tout est en mouvement, il faut que tout – à tout prix – puisse se manifester, se ressaisir, sombrer, féconder, disparaître. L'émotion de vivre, qui dépasse toute expression, qui est calme comme le ciel et embrasse la mort et la naissance, le rire et la larme, conçoit l'apparition de nouvelles foules, l'écroulement des empires, l'accalmie et la tempête. Les hommes menés par elle ne déraisonnent pas pour convaincre les peuples d'une vérité, d'une forme rationnelle. Ils ne disent pas que comprendre c'est tout, car ils ont appris que le savoir est bien peu de chose. Au contraire, ils admettent les choses qui orientent, les confusions qui précisent, les errements qui permettent de se ressaisir » (Mécislas Goldberg, apud Caroline Granier, « *Nous sommes les briseurs de formules* », p. 1019).

<sup>80</sup> Pour une exposition plus détaillée de ces notions apparemment contradictoires, voir aussi l'essai de Gustav Landauer, « Through Separation to Community », in Gustav Landauer, *Revolution and Other Writings: A Political Reader*. Édité et traduit de l'allemand par Gabriel Kuhn, Oakland, PM Press, 2010, pp. 94-108.

<sup>81</sup> Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, p. 81.

<sup>82</sup> *Ibidem*, pp. 156-157.

(*an-archique*)<sup>83</sup> et non-mythique. Jamais une seule Voix<sup>84</sup> parlant pour tous, ni la cohésion de toutes les voix dans une seule, mais l'agencement précaire et suspendu des voix plurielles et singuliers qui se parlent, qui se communiquent leur singularité même, leur non-commun. Une telle écriture ne peut plus avoir ou prétendre une légitimité mythique, celle que lui donnerait le récit fondateur d'un pouvoir ou d'une institution littéraire. Elle est « illégitime, jamais autorisée, risquée, exposée à la limite »<sup>85</sup>. Car en reconnaissant la seule exigence communautaire comme exigence de l'interruption, elle ne peut plus être considérée comme « un anarchisme de complaisance »<sup>86</sup>, écrit Nancy ; mais bien anarchique à proprement parler, oserons nous ajouter.

Le communisme littéraire dont parle Nancy et son exigence communautaire semblent se spécifier comme anarchisme littéraire, prônant un affranchissement vers l'inconnu, la nécessité d'une pensée et d'une écriture déliées, défaites de leur accomplissement textuel, siège clos d'une légifération qui n'est qu'une langue morte (et de la mort). Il y a selon Nancy une tâche indissociablement philosophique et communautaire, donc littéraire et politique, celle « d'exposer l'inexposable en »<sup>87</sup>. C'est justement la tâche de l'engagement de la pensée, du « gagement » de la littérature au réel, au risque, au désœuvrement. Il ajoute ensuite :

Le „communisme littéraire” indique au moins ceci : que la communauté, dans sa résistance infinie à tout ce qui veut l'achever (dans tous les sens du mot), signifie une exigence politique irrépressible, et que cette exigence politique exige à son tour quelque chose de la « littérature », l'inscription de notre résistance infinie. *Cela ne définit ni une politique, ni une écriture, car cela renvoie au contraire à ce qui résiste à la définition et au programme, qu'ils soient politiques, esthétiques ou philosophiques* [je souligne]<sup>88</sup>.

Une analyse plus en profondeur des infiltrations anarchistes dans la pensée de la communauté, telle que Nancy ou Blanchot nous proposent, n'est pas quand-même notre but à présent. Aussi, il serait fallacieux de clamer une influence dans le sens fort du mot. Plutôt, le rapprochement nous sert pour éclaircir des points de convergence et nous aide ainsi à les découvrir comme points de passage, de

<sup>83</sup> Une traduction presque littérale de l'anarchisme serait « ce qui n'a pas de fondement, commencement ou sans origine ». L'ancien mot grec ἀρχή signifie, dans une de ses acceptions, fondement.

<sup>84</sup> L'auteur est le voleur qui présente à sa bande de complices le butin d'un vol, en les invitant à se réappropriier eux-mêmes des mots. Son articulation, son énonciation, sa voix sont seulement ce qui, « chaque fois, forme un point d'exposition, *trace une intersection* de limites sur laquelle il y a exposition » (*Ibidem*, p. 223).

<sup>85</sup> *Ibidem*, p. 173.

<sup>86</sup> Jean-Luc Nancy, *La communauté désœuvrée*, p. 173.

<sup>87</sup> *Ibidem*, p. 230.

<sup>88</sup> *Ibidem*, p. 198.

traduction. Ce que nous proposons c'est une « lecture » elle-même inaccomplie, anarchique, essayant de formuler d'une manière expérimentale des possibles trajectoires de réflexion et de recherche.

L'anarchisme, nous avons essayé de montrer, ne se constitue pas comme un corps unitaire d'ouvrages et d'interprétations. Il est plutôt une méthode expérimentale de faire et de défaire les choses, de les rêver, soit qu'on parle de la littérature, de la politique ou de la pensée. Ne plus parler la langue des maîtres, ouvrir la langue à des nouveaux usages, élibérer l'imaginaire afin de pouvoir repenser les relations humaines sans l'intermédiaire des formes établies et surétablies, contester l'autorité comme modèle social, font tous partie d'une rêverie anarchiste qui fascine et inquiète en même temps. L'enjeu de la littérature anarchiste n'est plus un simple exercice esthétique, mais une pratique à proprement parler éthique ; une réappropriation du langage comme pédagogie de la reprise individuelle et ouverture d'un espace communautaire expérimental. La subversion, la ruse, la marginalité en font bien partie. Nous pouvons d'autant plus identifier une certaine vision anarchiste et son exigence communautaire qui inspirent, traversent et corrodent les territoires établis de la littérature et de la politique. C'est plutôt une « rivière d'anarchie »<sup>89</sup> qui ne peut pas être fixée, ayant un fonctionnement hérétique, minorisant et transversal. Du symbolisme au dadaïsme et au surréalisme, l'infiltration anarchiste traverse aussi la contre-culture, contamine le poststructuralisme français, inspire des insurgences antiautoritaires et nourrit l'esthétique contestataire et radicale des mouvements punk et métal. C'est justement pour cela qu'on ne devrait pas penser l'anarchisme comme une expression culturelle, esthétique ou politique strictement déterminée historiquement, mais plutôt comme une brèche du positif dans le corps clos du récit, de l'histoire, exposant la possibilité d'une chance. La « crise de la représentation » n'est pas dans ce contexte une crise d'un centre vacant, à saisir pour un nouveau fondement du pouvoir, à occuper par le récit « correct ». L'anarchisme est surtout une anticipation subversive d'un équivoque et héraclitien devenir autre. Il assume ses propres contingences et ses dépendances contextuelles et aussi la tâche commune d'une reprise, comme chance et pratique éthique.

---

<sup>89</sup> « A river of Anarchy » écrivait Peter Marshall, *Demanding the Impossible: A History of Anarchism*, London – New York, Harper Perennial, 2008.

## BIBLIOGRAPHIE

- BEY, Hakim, *T.A.Z. Zone autonome temporaire*. Traduit de l'anglais par Christine Tégulier, Paris, Éditions de l'éclat, 1997, <http://www.lyber-eclat.net/lyber/taz.html>, consulté le 30 avril 2016.
- BLANCHOT, Maurice, *La communauté inavouable*, Paris, Minuit, 1983.
- COHN, Jesse, *Anarchism and the Crisis of Representation: Hermeneutics, Aesthetics, Politics*, Cranbury, SUP, 2006.
- COHN, Jesse, *Underground Passages. Anarchist resistance culture 1848-2011*, Oakland – Edinburgh – Baltimore, AK Press, 2014.
- COLSON, Daniel, *Petit lexique philosophique de l'anarchisme. De Proudhon à Deleuze*, Paris, Le livre de poche, 2001.
- CREAGH, Ronald, *L'imagination dérobée*, Lyon, ACL, 2004.
- DARIEN, Georges, *Le Voleur*, Paris, P.-V. Stock éditeur, 1898, [https://fr.wikisource.org/wiki/Le\\_Voleur\\_\(Darien\)](https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Voleur_(Darien)), consulté le 21 avril 2016.
- DELEUZE, Gilles, Félix GUATTARI, *Kafka – Pour une littérature mineure*, Paris, Minuit, 1975.
- EISENZWEIG, Uri, *Fictions de l'anarchisme*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 2001.
- FAURE, Sébastien (éd.), *Encyclopédie anarchiste*, Limoges, E. Rivet, 1934, <http://www.encyclopedie-anarchiste.org/>, consulté le 26 avril 2016.
- FRIGERIO, Vittorio, *La Littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchisme*, Grenoble, ELLUG, 2014.
- GRANIER, Caroline, « *Nous sommes les briseurs de formules* » : *Les écrivains anarchistes en France à la fin du dix-neuvième siècle*. Thèse de doctorat en lettres modernes, sous la direction de Claude Mouchard, Paris, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, 2003.
- KRISTEVA, Julia, *La révolution du langage poétique. L'avant-garde à la fin du XIXème siècle : Lautréamont et Mallarmé*, Paris, Seuil, 1974.
- LANDAUER, Gustav, « Through Separation to Community », in Gustav Landauer, *Revolution and Other Writings: A Political Reader*. Edité et traduit de l'allemand par Gabriel Kuhn, Oakland, PM Press, 2010.
- MUȘOIU, Panait, « Metoda experimentală în politică » [« La méthode expérimentale en politique »], *Revista Ideei*, 1910, 100, pp. 137-145, <https://revistaideei.wordpress.com/category/revista-ideei-1910/>, consulté le 26 avril 2016.
- MAITRON, Jean, *Ravachol et les anarchistes*, Paris, Julliard, 1970.
- MARICOURT, Thierry, *Histoire de la littérature libertaire en France*, Paris, Albin Michel, 1990.
- MARSHALL, Peter, *Demanding the Impossible: A History of Anarchism*, London – New York, Harper Perennial, 2008.
- NANCY, Jean-Luc, *La communauté désavouée*, Paris, Galilée, 2014.
- NANCY, Jean-Luc, *La communauté désœuvrée*, Paris, Christian Bourgois éditeur, 1999.
- PESSIN, Alain, *L'imaginaire utopique aujourd'hui*, Paris, PUF, 2001.
- PESSIN, Alain, *La rêverie anarchiste 1848 – 1914*, Lyon, ACL, 1999.
- RESZLER, André, *L'esthétique anarchiste*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973.
- ZIEGLER, Robert, *The Nothing Machine. The Fiction of Octave Mirbeau*, Amsterdam – New York, Rodopi, 2007.

## LITERATURE, COMMUNITY AND UTOPIA: OUTLINES OF AN ANARCHIST READING

*(Abstract)*

Known mostly for its social critique, for its preaching of insurgency or for its so-called utopian imagining of the future stateless communities, anarchism has always been involved in the literary and theoretical discussions of its time. It should be of no surprise then that anarchism has developed with and out of its extremely prolific literary production. Of course, we cannot speak of literary anarchism as of one unitary or coherent body of work. However, we can speak of it in the sense of a deleuzian minor literature. The study tries to illustrate, on one hand, the specific understanding that anarchism has regarding literature as a method and as an ethic engagement; and, also, its understanding of literature in relation to community. The examples are taken mainly from 19<sup>th</sup> century French anarchist literature and critique. The paper does not aim to an exhaustive presentation, but rather wishes to formulate some possible further research directions. On the other hand, using some of the concepts presented by Jean-Luc Nancy concerning community and literature, we propose a reading of anarchist theory and literature, underlining the possible contact and translation points with Nancy's perspective and direction of thought.

*Keywords:* anarchism, anarchist literature, utopia, community, minor literature, politics.

## LITERATURĂ, COMUNITATE ȘI UTOPIE: SCHIȚA UNEI LECTURI ANARHISTE

*(Rezumat)*

Cunoscut mai degrabă pentru critica sa socială, pentru îndemnul la insurgență sau pentru imaginarea viitoarelor comunități așa-zis utopice, anarhismul a fost mereu implicat în discuțiile literare și teoretice ale timpului său. Nu ar trebui deci să fie o surpriză faptul că anarhismul s-a dezvoltat alături de o bogată producție literară proprie. Bineînțeles, nu putem vorbi de literatura anarhistă ca de un corp de opere coerente și unitare. Totuși, putem vorbi de anarhism în sensul deleuzian de literatură minoră. Studiul încearcă să ilustreze, pe de-o parte, înțelegerea specifică pe care anarhismul o are în ceea ce privește literatura, în sensul ei de metodă și angajament etic; și, de asemenea, înțelegerea literaturii în relație cu comunitatea. Exemplele folosite sunt luate în marea lor parte din literatura și critica anarhistă franceză a secolului al XIX-lea. Lucrarea nu-și propune o prezentare exhaustivă, ci mai degrabă dorește să formuleze câteva posibile direcții de cercetare ulterioare. Pe de altă parte, folosindu-ne de câteva din conceptele prezentate de Jean-Luc Nancy în ceea ce privește comunitatea și literatura, propunem o lectură a literaturii și teoriei anarhiste, care să sublinieze posibilele puncte de traducere și contact cu direcția de gândire deschisă de Nancy.

*Cuvinte-cheie:* anarhism, literatură anarhistă, utopie, comunitate, literatura minoră, politică.